

*M. les Directeurs
du grand séminaire*

PÈLERINAGE

DU

DIOCÈSE DE QUIMPER ET DE LÉON

A

NOTRE-DAME DE LOURDES

(22-27 SEPTEMBRE 1879)



QUIMPER

TYPOGRAPHIE DE KERANGAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ.

7-3

F 66

PÈLERINAGE

DU

DIOCÈSE DE QUIMPER ET DE LÉON

A

NOTRE-DAME DE LOURDES

(22-27 SEPTEMBRE 1879)



QUIMPER

TYPOGRAPHIE DE KERANGAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ.

PÈLERINAGE

DU

DIOCÈSE DE QUIMPER ET DE LÉON

A NOTRE-DAME DE LOURDES

(22-27 Septembre 1879)

Le Diocèse de Quimper vient d'avoir, cette année encore, son pèlerinage au sanctuaire de N.-D. de Lourdes. Les émotions ressenties, l'an dernier, à la grotte de Marie, étaient demeurées trop vivantes dans les familles de nos pèlerins, pour que nous ne fussions pas de nouveau représentés aux grottes de Massabielle.

Beaucoup de ceux qui étaient venus, l'an dernier, fortifier à Lourdes leur amour pour la Sainte-Vierge, ont voulu revenir cette année : leur bonheur avait été si grand et leurs joies si pures ! D'autres, qui avaient généreusement cédé *le premier tour* à des parents ou à des amis, réclamaient le leur maintenant. Il fallait du reste dégager la parole que nous avions donnée, il y a un an, lorsque nous quittâmes Lourdes. On avait dit : Au revoir !

Si les 1,400 pèlerins bretons du diocèse de Quimper ont tenu leur modeste place, en 1878, parmi les 335,000 voyageurs qu'ont amenés à Lourdes les trains de pèlerinage ; les 1,200 chrétiens, qui ont accompli, ces jours derniers, leur pieux voyage à l'illustre basilique, compteront encore, avec honneur, parmi les centaines de



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2026

milliers de catholiques qui sont venus, en 1879, baiser le rocher où Marie posa le pied.

Plusieurs, avaient du reste à acquitter des dettes. Si le grand nombre allait à Lourdes pour demander des grâces, d'autres s'y rendaient par reconnaissance de celles qu'ils avaient reçues : témoin cette jeune fille de 17 ans, de la paroisse de Saint-Thurien, inscrite dès les premiers jours.

Il y a quelques mois, une fièvre des plus graves l'avait assaillie : les pressentiments de la médecine l'avaient condamnée, et lui laissaient à peine quelques heures à vivre. On venait de lui administrer les derniers sacrements. Mais on s'adresse à N.-D. de Lourdes, on fait boire à la malade quelques gouttes d'eau miraculeuse, on promet qu'elle ira au prochain pèlerinage et aussitôt la convalescence commence. Elle est assez rapide pour que le dimanche suivant la jeune fille assisté aux offices de sa paroisse, attribuant, à tort ou à raison, sa guérison à la bonté de la Sainte-Vierge. Détail touchant : Dieu s'était servi d'un pauvre pour donner à cette famille la pensée de s'adresser à N.-D. de Lourdes ! Nos paysans ont bien raison de regarder les pauvres comme les anges du bon Dieu.



On aurait pu s'arrêter, cette année, devant les difficultés que présentait l'organisation d'un pèlerinage. Bien des personnes pouvaient, sans doute, répondre sans hésitation à l'appel qui leur était adressé ; mais nos braves populations de la campagne avaient plusieurs raisons pour demeurer hésitantes. Il a fallu que le cultivateur épiât, cette année, les beaux jours pour sauver en partie sa moisson. Pour d'autres encore, que de raisons, semblait-il, de s'abstenir ! Les récoltes ont grandement souffert, et l'hiver amènera pour beaucoup des misères de plus d'un

genre. Quelle que soit la modicité des prix du voyage, nous n'ignorons pas qu'un certain nombre de pèlerins doivent, pour y faire face, s'imposer plus d'une privation. Nous laissons aux *prudents du siècle* le soin de les blâmer, mais nous ne leur conseillons point d'aller leur en faire le reproche. Ils s'exposeraient à n'être point compris, ou à s'entendre répondre qu'on ne saurait mettre en parallèle avec les douces joies que l'on éprouve à Lourdes, les quelques sacrifices qu'il se faudra imposer. Si nous faisons cette observation, c'est uniquement dans le but de rappeler que, grâce au ciel, on sait encore, dans notre cher pays, se gêner quand il s'agit de glorifier la Sainte-Vierge. — Nous nous contenterons de plaindre ceux qui ne le comprennent pas.



Puisque nous parlons ici de sacrifice, c'est peut-être le moment de féliciter tous nos pèlerins de la vaillance avec laquelle ils ont supporté le voyage, et suivi tous les exercices du pèlerinage. Pendant tout le trajet, comme durant les jours que nous avons passés à Lourdes, leur courage ne s'est pas démenti un instant. A Lourdes, le temps s'est, il est vrai, le plus souvent déclaré contre nous. Qu'importe, aussi bien sous la pluie que dans les éclaircies, le programme arrêté a été totalement accompli. Fiers soldats de la prière, nos Bretons ont été constamment à leur poste, avec une simplicité et une docilité, dont les directeurs du pèlerinage sont heureux de les remercier. Les exercices officiels (qu'on nous passe l'expression) commencés chaque jour à 6 heures du matin, pour ne se terminer que vers neuf heures du soir, laissant à peine entr'eux les intervalles nécessaires pour prendre les repas, ne suffisaient même pas à leur piété. Un très-grand nombre prolongeaient bien avant dans la nuit la veillée dans la grotte ou à la basi-

lique, et s'y retrouvaient encore dès 3 heures du matin.

Mais les Bretons du Finistère auraient tort de se féliciter ici d'une vaillance qui n'appartient pas qu'à eux seuls. Ils ont pu remarquer la même constance dans la prière chez les nombreux pèlerins du midi, auxquels ils étaient réunis dans les processions du soir. Si notre exemple a été quelquefois pour nos frères un sujet d'édification, eux aussi nous ont édifiés par leur foi et par leur charité. Qu'ils acceptent l'expression de notre reconnaissance ! Là, d'ailleurs, tout le monde a le même courage, *la vaillance de la foi*.



Malgré les raisons qui pouvaient détourner du pèlerinage, nos populations chrétiennes ont donc compris qu'il était plus que jamais nécessaire d'arracher les grâces du ciel : 1,200 pèlerins ont répondu à l'appel. Ils appartenaient à tous les cantons du Finistère. Qu'on nous permette cependant de remercier certaines paroisses, qui ont fourni de remarquables contingents : 20, 30, voir même 40 pèlerins. Honneur à elles, Marie les bénira !

Grâce à une souscription, ouverte cette année comme l'année dernière, le comité a pu délivrer à des malades pauvres des billets gratuits, et se charger de leur entretien à Lourdes. Tous ceux qui ont joui de cette faveur, au nombre de trente environ, étaient des infirmes, dénués des biens de la terre, et n'ayant pour toute richesse que leurs infirmités.

La pensée de conduire à Lourdes des malades pauvres est d'une âme généreuse. Il y a là une charité délicate que Dieu ne peut manquer de bénir. Que tous ceux qui ont donné leur obole, pour cette œuvre, en soient bien persuadés. Ils ont, tout au moins, procuré à des malheureux quelques jours de bonheur.

Ils ont versé sur des âmes qui souffraient l'espérance et la résignation. Donner à manger à ceux qui ont faim est une œuvre salubre ; mais ranimer l'âme de ceux qui souffrent est une charité plus méritoire encore. Eh bien, nous l'attestons, sans hésiter, le pèlerinage à N.-D. de Lourdes a eu ce résultat pour tous nos chers infirmes. Il eut fallu voir la joie, la satisfaction de tous ces malheureux, pour comprendre toute leur reconnaissance, et ce qu'ils ont puisé de force et de résignation aux grottes de Massabielle.

Merci, de leur part, à tous ceux qui les ont secourus ! Nous parlons des pauvres, des malades, des infirmes ; il faut nous permettre de le dire, dès maintenant, c'est nous qui leur devons de la reconnaissance. Ils nous ont procuré les plus beaux moments de notre pèlerinage, ils ont été la cause, ou du moins l'occasion, de nos meilleurs mouvements de foi, de ceux dont le souvenir restera le plus vivant en nous. On le verra dans un instant.



Le 22 septembre, de grand matin, nos pèlerins étaient à leur poste. Ils prennent dans les trains, qui partaient de Quimper et de Landerneau, les places qui leur sont réservées. On distribue dans les wagons les manuels du pèlerinage, et les insignes que chacun doit porter. C'est, comme les fois précédentes, l'image du Sacré-Cœur. Voilà le palladium de la route, ce sera le signe de ralliement des pèlerins du diocèse de Quimper et Léon. Bientôt, retentit le chant du *Regina sine labe concepta*, puis la vapeur nous emporte, pendant que nous chantons, au départ de la gare, l'*Ave maris stella*.

Les places restées vides à Quimper et à Landerneau, se remplissent aux gares suivantes, jusqu'à la sortie du diocèse, et nous sommes lancés à toute vapeur sur la route de Lourdes. Nous saluons en passant la Patronne

de la Bretagne, nos chants retentissent à l'honneur de sainte Anne ; nous traversons la grande cité de Nantes ; bientôt les trains s'engagent dans les Charentes , le Bordelais, que nous passons de nuit. Le lendemain, on se réveille aux environs de Morcenx. L'émotion grandit dans toutes les âmes : nous approchons de Lourdes. Encore quelques heures, voici Tarbes, voici les Pyrénées, avec leur grand, leur imposant spectacle ! Mais voici la vallée du Gave, les coteaux qu'a visités Marie, le royaume de la Vierge, voici Lourdes enfin : *Magnificat ! Ave Maria !*



Trente-trois heures environ s'étaient écoulées depuis le moment du départ , depuis que nos Bretons avaient dit :

En hent, en hent gant joa, bugale Breiz-Izel !
En hent, potret ar menez ! En hent, tud ann Arvor !

Ce temps s'était rapidement écoulé dans la prière, la récitation du chapelet, le chant des saints cantiques. Tout le long du trajet, avec un infatigable entrain, nos pèlerins avaient jeté aux échos d'alentour les notes saisissantes des accents de leur foi. En même temps, la plus franche, la plus loyale gaité n'avait cessé de régner parmi nous. L'entrain admirable qui avait duré pendant toute la route, avait fait oublier toute fatigue... et nous étions à Lourdes !



Il serait inutile d'essayer de dépeindre l'aspect de la ville de Lourdes durant le temps des pèlerinages. Devenue la cité de la Sainte-Vierge, elle est, par-là même, la ville des Chrétiens de tous les pays. Elle présente une extraordinaire animation. On y remarque les costumes les plus divers, on y entend les langages les plus différents. Les pèlerins qui la voyaient pour la première fois

en ont été frappés. Pour nous, nous la retrouvions telle que nous l'avions vue dans d'autres circonstances. Plusieurs milliers de pieux voyageurs s'y pressaient. Sans parler de ceux d'Agen, qui devaient partir le soir même, nous rencontrions à Lourdes 850 pèlerins de Tours, conduits par leur Archevêque ; 4,400 pèlerins de Rhodéz, quatrième députation envoyée, cette année, par ce pieux diocèse, au sanctuaire de Marie Immaculée. Bientôt, près de 900 serviteurs de Marie, venus de la Bourgogne et de la Franche-Comté, allaient nous y rejoindre. Cependant, parmi ces foules, il n'y a point de désordre ; au milieu de toutes ces allées et ces venues, au sein de cette animation, il y a un esprit de recueillement incontestable. Mais ce qu'il y a de particulièrement remarquable, c'est la confiance qui unit les pèlerins. Il s'établit entr'eux une étonnante fraternité ; on ne ressent là aucun de ces sentiments de défiance qu'éprouvent instinctivement les hommes, quand ils se rencontrent au milieu d'inconnus. Chacun se sent à l'aise, chacun se sent chez soi. C'est qu'ici ne peut pas avoir lieu le choc des ambitions ou des opinions contraires ; tous ont le même but et les mêmes sentiments. Que ceux qui ne seraient pas convaincus de l'union que la religion chrétienne peut mettre entre les hommes, aillent à Lourdes ; ils comprendront peut-être, si Dieu leur en donne la grâce, ce que serait le monde si le monde était chrétien.



Arrivés à Lourdes, les pèlerins prirent à peine le temps de chercher un logement, qu'ils voulurent accourir faire une première visite à la grotte : on les voyait venir en toute hâte vers les roches de Masabielle. Il fallait se hâter. Le premier rendez-vous leur avait été donné à l'église paroissiale pour quatre heures et demie.

Cette année, nous avons pu partir en procession de la ville pour nous rendre à la grotte. On n'a pas oublié l'ordre de la Sainte-Vierge : *Je veux qu'on vienne ici en procession*. Nos rangs se déployaient sur la place de l'église, puis commence le chant de nos cantiques. Les rythmes des mélodies bretonnes n'ont pas laissé de produire, de nouveau, un grand effet dans la cité de Lourdes. Mais nos pèlerins ne se préoccupaient guère de l'effet que produisaient leurs chants. Ils étaient tout entiers à la pensée de leur pèlerinage, tout entiers aux saintes émotions, aux saintes joies d'être à Lourdes.

Me trompé-je en disant qu'il y avait dans toutes les âmes comme un écho des sentiments qui devaient se presser dans le cœur de Bernadette, quand l'humble enfant s'acheminait vers les grottes de Massabielle pour y trouver *la Dame* ! A nous aussi la Vierge allait-elle apparaître ? Non, je ne me trompe pas, nous allions sentir la présence de Marie, et, si nous ne devions pas contempler de nos yeux corporels l'Immaculée Conception, l'Immaculée Conception allait parler à notre cœur !

Elle apparut enfin cette grotte bénie ! Nous qui y avions prié déjà, nous la retrouvions..... La voilà cette fontaine, doux présent de Marie, cette piscine, nouveau bain de Siloé, où venaient, un instant auparavant, de s'accomplir des merveilles (1) ; les voilà ces milliers d'*ex-voto*, la place où s'agenouillait Bernadette, ce rosier, qui continue d'envelopper les pieds de la statue ; la voilà enfin cette douce image de la Sainte-Vierge ! Nous la retrouvons avec ses formes aériennes, dans cette pieuse attitude de la prière, avec sa ceinture azurée, sa brillante auréole : *Je suis l'Immaculée Conception* ! Peu

(1) Une heure à peine avant notre arrivée à la grotte, une jeune fille de Châteaudun, dont les genoux étaient ankylosés, sortait guérie de la piscine. Tous nos pèlerins avaient pu la voir remonter à la basilique, dans la procession que présidait Mgr l'Archevêque de Tours.

importe, à ce moment, le paysage pittoresque que présente la vallée du Gave, nos pèlerins ne voient que l'image de Marie.

Mais Marie, à Lourdes même, c'est toujours pour nous, la Reine de l'Arvor :

Reine de l'Arvor, nous te saluons,
Vierge immaculée, en toi nous croyons.

Partout et toujours, ô Vierge Marie
Tu fus des Bretons la Dame chérie.

Marie, pour les enfants de l'Armorique, c'est toujours l'étoile de la mer, dominant l'Océan, commandant à ces flots, qui viennent battre nos côtes :

Ni ho salud, stereden vor,
Mam da Zoue, leun a enor !

Marie, c'était pourtant là la Vierge qui se montra à Bernadette, pendant que celle-ci récitait les *Ave* de son chapelet :

Ave, ave, Maria !

Marie, c'était là la reine de la fontaine miraculeuse, sur laquelle demeurent la main et la bénédiction de Jésus :

Grit ma kavimp ar pare er feunteun burzudus,
A jom astennet varnhi bennos ha dourn Jesus.

C'est en répétant ces pieux refrains que nous défilâmes devant la grotte, les échos d'alentour emportaient nos *Ave Maria*, mais les anges les recueillaient aussi pour les offrir à la Reine du ciel.

Puis, nous montâmes à la basilique. De la part de tous, M. Pouliquen, curé de Douarnenez, salua la Vierge Marie, et le Dieu de l'Eucharistie parut sur l'autel pour bénir les pèlerins.

Avant de nous séparer, une dernière faveur nous était réservée. Au moment où nous entrons à l'église, arri-

vait un télégramme de Rome. Le Souverain Pontife voulait bien nous bénir. C'était donc sous la bénédiction du Chef suprême de la sainte Église, qu'allaient s'accomplir les exercices de notre pèlerinage. Pouvaient-ils dès lors manquer de porter des fruits abondants ? Bénis par Léon XIII, nos pèlerins se souviendront toujours de l'attachement inébranlable, qui doit les unir au représentant de Jésus-Christ sur la terre.



Après cette journée, nous devions encore passer deux jours et demi à Lourdes.

Ces trop courtes heures ont été pour nous ces jours pleins, qu'on ne trouve que dans les tabernacles du Seigneur. Non, jamais la parole du prophète : *Dies pleni inveniantur* n'a eu plus complète acception. Les heures se sont écoulées trop rapides dans le service de Dieu, le chant des louanges de Marie, les œuvres de charité chrétienne ; et l'âme, remplie de je ne sais quelle émotion, enivrée d'une joie divine, était constamment sous l'empire de cette pensée : Dieu est manifestement ici ! Mais cette pensée n'apportait avec elle nul effroi. Il semble que la douce image de Marie dise à tout pèlerin que Dieu ne veut être là qu'avec sa bonté et sa miséricorde ; c'est le Dieu d'amour qu'on trouve à Lourdes, et non le Dieu de justice et de vengeance.

Oui, nos belles cérémonies à Lourdes, ces processions, ces messes dites à la grotte, ces chants, ces prières, ce recueillement, qui là s'imposait à nos âmes, ont eu un caractère particulier de grandeur, ce goût sublime et tout céleste devant lequel s'évanouissent les vanités des enfants de la terre.



Chaque jour, dès six heures du matin, les pèlerins étaient réunis pour s'agenouiller tous ensemble à la

table sainte. C'était pour communier à Lourdes qu'ils avaient fait près de 300 lieues. Deux fois, ils ont eu le bonheur de communier à la grotte, et une fois dans la basilique. Ces Chrétiens n'oublieront jamais ces heures délicieuses ; ils se souviendront toujours du spectacle de ces malades, de ces infirmes entourant l'autel, et du Dieu de l'Eucharistie allant vers ceux qui ne pouvaient s'avancer jusqu'à Lui.

Les journées, si bien commencées par la sainte communion, ont été remplies par de saints exercices. A dix heures, la grand'messe ou la prière pour les malades ; l'après-midi, le salut du Saint-Sacrement, la procession, le défilé dans la grotte. Puis, encore des chants, encore des cantiques, encore des prières !

Si l'inclemence du temps ne nous a pas permis de monter en procession jusqu'aux calvaires qui sont dans la montagne, la Sainte-Vierge n'a pas voulu que nous fussions privés du bonheur de descendre jusqu'à elle. Une longue éclaircie nous a permis de venir jusqu'à la grotte. Nous serions impuissant à décrire ce beau défilé des pèlerins suivant la magnifique croix de la paroisse de Guengat, que M. Yvenat avait eu la bonté de faire porter à Lourdes. Portée par nos paysans Bas-Bretons, elle attirait tous les regards. Mentionnons aussi la croix de la paroisse de Pluguffan, les jolies bannières que les habitants de Roscoff et de Plonéour-Lanvern venaient de faire bénir à Lourdes, et dont ils voulaient offrir l'hommage à la Sainte-Vierge, avant de les rapporter en Bretagne. — On nous reprocherait de ne point rappeler ici l'une des scènes les plus émouvantes de notre pèlerinage : ce défilé dans la grotte, quand chacun y passant à son tour, vint plein d'amour et de respect coller ses lèvres au rocher de la sainte Apparition. Beau et touchant spectacle que ces 4,200 enfants de Basse-Bretagne, défilant devant Marie, et venant se ranger,

dans un ordre admirable, devant sa statue, répétant et répétant encore que Marie est leur reine :

Reine de l'Arvor, nous te saluons,
Vierge Immaculée en toi nous croyons !

Rouanez Arvor, oll ho saludomp,
O Güerc'hez dinam, ennoc'h e credomp !

Volontiers nous aurions pensé aux soldats rangés pour la bataille, ou défilant devant le vaillant capitaine qui doit les conduire à de nobles combats.



Le soir, la procession aux flambeaux nous réunissait pour un dernier exercice. Ici peu importait le temps : nous étions résolus à avancer quand même. Le premier jour, unis aux pèlerins de Rhodéz et de Tours, nous vîmes entourer, au nombre de plus de 2,000, la Statue couronnée. C'est là que l'un des directeurs du beau pèlerinage de Rhodéz sut tirer de son cœur de fortes acclamations : *Vive N.-D. de Lourdes ! Vive l'Église et le Pape !* s'écria-t-il. *Vive la France, qu'on ne peut séparer de l'Église !* Et la foule enthousiasmée répétait ces paroles. Nos paysans les redisaient en langue bretonne. Ainsi les hommes du Midi et ceux du Nord unissaient leur langage pour acclamer Marie, le Pape, et la Patrie ! *Vive la Bretagne !* répéta en terminant le chaleureux orateur. *Vive Rhodéz !* répondirent les Bretons.

Durant tout le cours de cette procession avait retenti le chant des cantiques à Marie :

Catholiques et Français
Toujours.

disaient ceux de Rodez ;

Catholiques et Bretons
Toujours.

répétaient nos pèlerins. — *Français, Bretons, Catholiques*, ces trois noms : c'est tout un !

Le lendemain, c'est dans la basilique même que nous vîmes terminer la procession du soir.

Rien ne saurait rendre l'effet saisissant de cette scène magnifique. Ces mille cierges, tenus par les pèlerins, semblaient mettre l'édifice tout en feu. Rien d'entraînant d'ailleurs comme les chants qui s'élevèrent alors conduits par les infatigables directeurs, qui ont prêté, sans compter, le concours de leurs puissantes voix durant tout le pèlerinage. Qu'il était bien le cri de l'âme, ce chant vingt fois répété :

Guerc'hez Vari, j'aime ton nom,
Il est béni de tout Breton,
Il est si doux, il est si bon !

Cette soirée fut belle, et M. Pouliquen a trouvé la note juste quand il a dit : C'est un rayon du ciel !



A chacun des exercices, la voix d'un prêtre s'élevait pour donner aux pèlerins de graves enseignements et exciter leur foi. C'est ainsi que, se servant avec un rare bonheur de la langue bretonne, M. l'abbé Rolland, curé-archiprêtre de Morlaix, leur exposa le but de leur pèlerinage, et félicita nos populations d'avoir su, malgré leur attachement pour leur pays, s'en aller au loin manifester leur foi ; — que M. l'abbé Morgant, recteur de Sibiril, leur exposa que la vie de la Sainte-Vierge est tout entière une vie de douleurs et de pénitence ; — que M. Gourc'hant, recteur de Guissény, au moment où nous allions nous agenouiller pour demander à Marie de guérir les infirmités qui lui étaient présentées, rappela les miracles opérés à la grotte de Lourdes. — C'est ainsi que M. l'abbé Roull, principal du collège de Lesneven, fit, en langue française et dans un magnifique langage,

un touchant tableau des bontés de Marie, exhortant tous ceux qui l'écoutaient à demander des grâces de lumière pour notre société malade ; — que M. l'abbé Tandé, recteur de Mellac, enflamma les pèlerins d'amour pour Marie en leur montrant l'Immaculée Conception ; comme il devait leur arracher des larmes, en demandant le lendemain les dernières bénédictions de la Sainte-Vierge.

Le mercredi, avant la procession du soir, nous avons entendu le langage plein de foi, mais aussi plein de délicatesse d'un orateur de Rhodéz. Il avait relevé une parole de Pie IX. Ce saint pontife, recevant un jour des chrétiens de ce diocèse, confondit un instant Rhodéz avec Rennes, et les appela Bretons. Sur l'observation qui lui fut faite : *Qu'importe, mes enfants*, leur dit-il, *vous êtes les Bretons du Midi !* Cette parole que l'orateur avait voulu relever à l'honneur de la Bretagne, il l'a heureusement commentée en rappelant que, malgré les distances qui peuvent les séparer, les chrétiens sont tous frères.

Toutes ces exhortations allaient au cœur de nos pèlerins. Ils les écoutaient avec avidité. Avec ces enseignements, grandissaient leur foi et leur amour pour la Sainte-Vierge.

Tels ont été nos exercices à Lourdes. Tous ont été bien beaux, toujours la foule a été belle, soit dans la basilique soit devant la grotte. Mais le jeudi matin surtout, de 10 heures à midi, la grotte a présenté un magnifique spectacle.



Tous les malades, après avoir fait la sainte communion, avaient été réunis dans la grotte, pour être de là conduits aux piscines de l'eau miraculeuse. Nos pèlerins, eux aussi réunis à la grotte, sont restés là

priant, récitant le *chapelet*, le *parce Domine*, le *Miserere*, ou chantant les *Litanies de la très-sainte Vierge*, avec une piété et une émotion que nous ne saurions exprimer. Pendant ce temps, d'autres baignaient les malades, les portaient, se faisaient littéralement frères de Saint-Jean-de-Dieu ou sœurs de Charité, pour leur rendre tous les soins dont ils avaient besoin. A chaque instant, les rangs s'ouvraient pour laisser passer les infirmes qui venaient de la piscine, et entraient dans la grotte. Chaque fois, l'intérêt s'accroissait, les émotions devenaient plus grandes, la prière plus fervente. Les sanglots, qui s'échappaient de la poitrine de plusieurs de nos infirmes, trouvaient écho dans le cœur de tous leurs frères. En voyant revenir, avec leurs infirmités, ceux que Marie n'avait point décidé de guérir, on se disait qu'on n'avait pas sans doute assez de cœur à la prière ; on se reprochait de n'avoir pas l'âme assez pure pour arracher les faveurs du ciel ; et les *Ave Maria*, et le *parce Domine* s'envolaient vers la Reine des Anges, le Salut des infirmes.

Mais ce moment allait devenir plus beau encore : dans un instant, la prière allait devenir plus fervente que jamais, et un de ces spectacles que n'oublie point l'âme chrétienne allait nous être réservé. Il devait se produire parmi nous un de ces mouvements de foi vive, ardente, passionnée ; un de ces élans de la prière et de l'espérance, dont l'impression persistera toujours vivante et salutaire chez tous ceux qui en ont été témoins.



Au nombre des infirmes qu'amenait à Lourdes le pèlerinage breton, se trouvait une jeune enfant de neuf ans : Marie Longeart, de la paroisse de *Prat*, dans les Côtes-du-Nord. Cette enfant, d'une extrême naïveté et d'une timidité très-grande, avait été remarquée par tous,

quand on se rendait à Lourdes. L'air de souffrance, et la candeur qu'on voyait répandus sur son visage, son jeune âge, lui avaient attiré de la part de nos pèlerins des sympathies plus grandes encore que celles que nous avions pour les autres malades, qui, plus âgés, avaient plus de force pour souffrir. Elle était accompagnée de sa mère et d'une religieuse, chez laquelle elle est en pension depuis l'âge de cinq ans. Depuis deux ans environ, cette enfant n'avait point marché. Une tumeur, survenue au genou, avait pris, malgré tous les soins et les consultations de plusieurs médecins, des caractères excessivement graves. Quatre ou cinq plaies larges et profondes s'étaient faites autour du genou. La pauvre petite dut supporter des douleurs inouïes, qui lui arrachaient soudainement des cris. C'est à peine si, en la soutenant des deux côtés, les sœurs réussissaient à lui faire faire deux ou trois pas. Pour permettre à l'enfant de prendre un peu d'air, on devait la faire sortir dans une petite voiture.

On promit de venir à Lourdes, on le dit à la petite fille, qui s'en trouva heureuse. Le trajet se fit sans trop de souffrance, mais il fallait porter la pauvre enfant. Dès qu'on fut arrivé, la religieuse et sa mère la menèrent à la grotte. La vue de la grotte, sans procurer à la petite malade aucun soulagement, produisit sur elle une grande impression. Elle se sentit soudainement toute contente : « — Oh ! comme on est bien ici, dit-elle à sa mère et à la religieuse ; comme je voudrais y rester ! » Cette impression ne devait pas, du reste, se démentir, car, à l'instant du départ, nous retrouvions l'enfant nous grondant presque de l'enlever sitôt à ces lieux bénis. « — Comment, disait-elle, on part déjà ! déjà l'on s'en va « d'ici !... »

Le lendemain, mercredi, on la plongea dans la piscine. La vue de cette eau froide, glaciale, produisit d'abord

chez elle une certaine crainte. Bientôt cependant, elle se laissa faire ; bien plus, elle prit une grande confiance, et tout le temps qu'elle resta dans le bain, elle ne cessa de répéter : « *N.-D. de Lourdes, guérissez-moi ! N.-D. de Lourdes, guérissez-moi !* » Cette touchante prière ne devait pas être exaucée à ce moment. Marie sortit du bain dans le même état qu'elle y était entrée : ne pouvant pas marcher, les plaies restant d'ailleurs boursoufflées et toutes violacées. — Vint le moment où tous les pèlerins se réunirent à la grotte, priant pour les malades. Marie fut de nouveau plongée dans la piscine, et là, toute en larmes, pendant que tous les pèlerins récitaient le chapelet, recommençait sa prière de la veille : « *N.-D. de Lourdes, guérissez-moi !* »

Quand elle sortit, la religieuse la prit encore dans ses bras, mais rencontrant un prêtre : Oh ! elle est mieux, dit-elle, les plaies changent d'aspect. — Eh ! bien qu'elle marche, reprend celui-ci. — Aussitôt, l'enfant est mise à terre, et marche jusqu'à la grotte, traversant les rangs de la foule, qui s'ouvrent avec respect. Mais sa marche était bien pénible. On demanda pour elle les prières des pèlerins ; et, pleins de confiance dans la Sainte-Vierge, nous voulûmes que de nouveau Marie fut plongée dans l'eau miraculeuse.



Déjà l'émotion était bien grande ; une certaine agitation avait gagné la foule. En voyant revenir cette enfant vers la piscine, d'où elle sortait à peine, je ne sais quel sentiment d'anxiété s'était emparé de tous. La foule se sépara en deux groupes : l'un resta devant la grotte, le second accompagne l'enfant jusqu'à la piscine. Nous n'oublierons jamais le spectacle que nous vîmes alors. Excités par quelques chaleureuses paroles, les pèlerins récitaient le chapelet avec un admirable entrain. Chaque dizain était interrompu par le cri : *Salus infir-*

morum, ora pro nobis, qui montait, vers le ciel, fort, puissant. C'était bien à ce moment cette prière, ces cris, qui traversent les espaces et vont au trône de Dieu forcer la puissance divine ! La pluie tombait à torrents, et devait continuer longtemps encore; qu'importe ! tous étaient là, ne songeant qu'à une chose : obliger la Sainte-Vierge à achever son œuvre. Il ne suffisait plus de répondre à celui qui disait le chapelet, il fallait que toutes les voix s'élevassent ensemble. Ah ! combien ces paroles respiraient la foi et la confiance ! Il y avait dans cette prière une indescriptible animation ; oui, l'âme, oui, le cœur y étaient tout entiers ! — A ce moment, pèlerins de Bretagne, vous n'étiez pas seuls : vous avez vus ceux de l'Aveyron se presser dans vos rangs, mêler leurs prières avec vos prières, et disons-le aussi, leurs larmes avec vos larmes ; vous avez vu leur ferveur aussi grande que la vôtre pour obtenir la faveur que vous sollicitiez. — Merci à eux de s'être joints à nous. — Depuis longtemps déjà l'union était faite : mais, de plus en plus, on sentait que les chrétiens n'ont qu'un cœur et qu'une âme, *cor unum et anima una* !

Cependant l'enfant entra dans la piscine ; soudain la foule, sans se préoccuper de l'épaisse couche de boue qui recouvrait le sol, se précipite à genoux, pendant qu'une voix forte, vibrante, entonne le *parce Domine* ! Ne sentait-on pas que pour obtenir les faveurs du ciel, il faut avant tout s'humilier et demander pardon ! Puis le chapelet recommence plus animé que jamais ; les *Ave Maria* se répètent avec force, de nouveau interrompus par le cri spontané et unanime de la foule : *Salus infirmorum, ora pro nobis* !

Il ne faut pas qu'on s'étonne de notre insistance à rappeler ces accents émus de la prière. Là est la grâce la plus précieuse, en même temps la grâce générale de de notre pèlerinage. Cette sainte animation, cette divine

folie de la foi, voilà surtout ce qu'il faudrait redire ; c'est là, avant tout autre chose, ce qu'il est nécessaire que les pèlerins se rappellent. Ce pur enthousiasme de la foi, agrandi, vivifié, fortifié par les belles manifestations dont ils ont été les heureux témoins, voilà ce que les pèlerins de Lourdes doivent rapporter au foyer domestique.....



Pourtant, tous attendaient que notre petite malade reparut. Elle était demeurée dans le bain, tout le temps du chapelet, répétant encore, comme les deux premières fois : *N.-D. de Lourdes, guérissez moi* ! Quand elle sortit, sa marche s'était assurée, elle s'avança pour traverser la foule. *Salus infirmorum, ora pro nobis*, s'écrie-t-on de toute part ; et ce fut en répétant continuellement cette invocation, cri à la fois de confiance et de reconnaissance, que nous reconduisîmes cette enfant à la grotte. Quand elle eut baisé le rocher de Marie, l'enfant retourna à pied jusqu'à l'endroit où stationnent les voitures, toujours suivie de la foule qui répétait alors : « Bénie soit N.-D. de Lourdes ! Gloire, honneur, louanges « à jamais à Marie Immaculée ! » Bien entendu que nous étions obligés de lui frayer un chemin, et d'arrêter tous ceux qui voulaient la presser dans leurs bras.

Le soir, cette même enfant revenait aux vêpres, puis suivait toute la procession qui descendait de la basilique à la grotte, en faisant le tour de l'esplanade, où se trouve la Statue couronnée. Depuis, elle continue à marcher. Est-elle guérie ? Les plaies subsistent, et même graves encore ; mais l'enfant marche ; et les plaies ont pris un caractère bien moins alarmant. Ainsi l'ont attesté les personnes qui les ont examinées avant l'arrivée à Lourdes, et depuis le retour. Que fera la Sainte-Vierge

de cette enfant ? nous l'ignorons, mais espérons qu'elle terminera son œuvre. (1)



Nous avons bien prié pour cette petite malade. D'autres voix que les nôtres s'étaient élevées vers le ciel, plus pures sans contredit celles-là, et plus aimées de Marie : c'étaient des voix d'enfants. Pendant neuf jours, avant le départ pour le pèlerinage, toutes les petites compagnes de la pension s'étaient réunies autour de Marie Longeart pour réciter ensemble trois fois l'*Ave Maria*, suivi du *Souvenez-vous*, et de l'invocation : *N.-D. de Lourdes, guérissez la petite Marie !* Et chaque soir aussi, à la prière commune, ses petits frères recitaient le *Pater* et l'*Ave Maria* pour Marie la malade ! Quant à Marie, on lui avait dit de faire une promesse à la Sainte-Vierge, si elle était guérie. — « Je la ferai, avait-elle simplement répondu. » — Puis au retour : — « Avez-vous fait, mon enfant, une promesse quelconque à la Sainte-Vierge, ainsi qu'on vous l'avait recommandé, » — lui demanda-t-on. — « Oui, dit l'enfant, mais je ne dirai pas en quoi elle consiste. Cependant à vous, ma sœur, ajouta-t-elle, en attirant vers elle la bonne religieuse qu'elle ne voulait pas quitter, à vous je dirai ce que j'ai promis. J'ai promis à la Sainte-Vierge de dire mon chapelet tous les jours. »

La religieuse nous a livré, au retour, devant quelques personnes, le secret de la petite fille : pendant ce temps l'enfant, toute honteuse, se cachait la figure dans les bras de la sœur, que je remerciais de son indiscretion. Nous faisons comme elle : nous avons aussi l'indiscretion de livrer à nos pèlerins le secret de cette chère enfant.

Après cette émouvante matinée, les pieux exercices

(1) Des nouvelles reçues de cette enfant nous apprennent que le mieux s'accroît de plus en plus. Elle continue de marcher, l'enflure du genou diminue. Ses petites compagnes ont recommencé à prier pour elle. Nous la recommandons aux prières des pèlerins.

continuèrent ainsi que nous les avons décrits. La ferveur avait trouvé un nouvel aliment. La divine Vierge devait encore récompenser notre voyage à Lourdes par une insigne faveur.



Les exercices du pèlerinage venaient de se terminer, par une communion générale, que les pèlerins avaient faite à la grotte. M. l'abbé Tandé avait fait les adieux à la Vierge Marie. Il avait imploré les dernières bénédictions de la Mère du Sauveur. *Non dimittam te, donec benedixeris mihi. Je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez béni*, avait-il dit à la Sainte-Vierge. M. le curé de Douarnenez avait fait à la Vierge de Lourdes les dernières recommandations des pèlerins Bretons ; le R. P. Sempé nous avait dit son chaleureux *au revoir*, et, il avait fallu qu'on se décidât à quitter la grotte, pour prendre les dispositions du départ.

Seul, un petit groupe de pèlerins y était demeuré, et parmi ceux-ci, une malade qui devait être dans un instant l'objet des faveurs de la Reine du ciel. La parole : *Non dimittam te, donec benedixeris mihi* avait sans doute retenti profondément dans son âme ; elle voulait obtenir pour elle, et rapporter à sa digne famille la bénédiction de Marie. Il faut qu'on nous permette ici quelques détails.



Mademoiselle Clémence de Goy, aujourd'hui âgée de vingt-trois ans et demi, habite Quimper depuis 1868. Jusqu'à l'âge de 16 ans environ, elle a joui d'une très-bonne santé. A cette époque, à la suite d'une indisposition, aggravée par une promenade imprudente, elle s'est trouvée prise de fortes douleurs névralgiques,

qu'elle a supportées sans se plaindre pendant un an, continuant à suivre toutes les habitudes de la famille. Cependant, son état devint plus grave, elle se vit obligée de se plaindre et bientôt de garder le lit. Malgré les soins les plus dévoués et les plus intelligents qui lui sont prodigués, le mal s'aggrave de plus en plus. Il survient bientôt une forte contraction de la gorge, qui rend excessivement difficile, et souvent impossible, l'action de boire et de manger. Ce n'est qu'avec une extrême difficulté que la malade parvient à avaler quelques gouttes de liquide. Elle perd complètement l'appétit et le sommeil ; si bien que ceux qui l'entourent ne comprennent plus comment la vie se soutient. On n'arrive, du reste, à lui procurer quelques instants de repos qu'à force de calmants, qui, souvent, ne produisent aucun effet. A cela se sont ajoutés, durant quelques mois, des spasmes nerveux produisant à chaque aspiration un hoquet assez bruyant pour être entendu assez loin dans le voisinage. L'état de faiblesse et les douleurs qu'elle éprouvait à la gorge, devenaient souvent tels que la malade restait, durant de longues heures, privée de la force suffisante pour parler.

Mademoiselle de Goy était dans cette situation depuis plusieurs mois déjà, quand le 16 juin 1875 survint encore une aggravation dans son état. Elle se disposait à célébrer, elle aussi, la fête qui mettait en joie tout le monde catholique. On se souvient en effet que le 16 juin 1875 était le cinquantième anniversaire de l'épiscopat de Pie IX. Le Dieu de l'Eucharistie, qui fréquemment la visitait sur son lit de douleurs, allait venir la reconforter encore, quand elle fut prise d'une crise nerveuse beaucoup plus intense que toutes celles qui avaient eu lieu jusque-là. A partir de ce moment, les jambes lui refusèrent tout service. Sans qu'il y eut paralysie complète, elles s'énervèrent ; il se produisit, dans toute cette

partie du corps, une débilitation telle que, pour qu'elle bougeât les jambes, on devait les lui soulever avec la main. Non-seulement elle ne pouvait marcher, mais les jambes étaient absolument incapables de soutenir le poids du corps. Elles devinrent même assez insensibles pour que des piqûres d'aiguille, faites par le médecin, ne lui fissent, la plupart du temps, ressentir aucune douleur.

Pendant trois années entières cet état a duré. La malade est restée sans marcher ; elle ne quittait son lit que pour être portée sur une chaise longue, et, quand on la soulevait, les jambes retombaient inertes et à peu près sans vie. Les moindres choses produisaient sur sa nature impressionnable des émotions profondes qui menaçaient de devenir funestes. Plusieurs fois, son confesseur s'est vu sur le point de lui administrer les derniers sacrements, et, bien qu'il ne lui ait pas donné l'extrême-onction, il a dû cependant la communier en viatique.



Tout en ayant recours pour la malade aux lumières de la science, cette famille éminemment chrétienne, appelait le secours d'En-Haut. On priait pour la malade. Mais en voyant les mois s'écouler, on en était venu à demander pour elle, et pour ceux qui l'entouraient, la suprême consolation de ceux que Dieu marque ici-bas d'une façon plus insigne pour l'honneur des souffrances et de la croix : la résignation aux volontés du Ciel. Cette résignation, on l'avait, sans doute, dans cette famille chrétienne. Le murmure n'est jamais sur les lèvres du Chrétien ; il sait en effet que la souffrance est l'épreuve de la vie, et, quand il y passe, il se sent plus près de ressembler à Jésus crucifié. Mais la joie avait disparu de la maison.

Quant à la jeune fille, elle aussi priait, et se résignait.

Parfois cependant, souvent même, il lui arrivait des moments de profonde tristesse, presque de découragement, durant lesquels elle se laissait aller à verser des larmes abondantes. La Sainte-Vierge le permettait, sans doute, afin qu'elle se souvint davantage, avec humilité, maintenant qu'elle l'a guérie, que toute force est d'En-Haut et toute faveur du Ciel. Sans que jamais elle s'effraie d'avoir été l'objet des faveurs de votre débonnaire puissance, vous vouliez, Vierge Marie, qu'elle se rappelât que telle est la faiblesse de l'homme qu'il ne saurait, par ses moments d'oubli, que se rendre indigne des privilèges du Ciel, si votre miséricordieuse bonté n'allait au-delà des défaillances de l'humaine nature.



Mademoiselle de Goy était dans l'état que nous venons de dire quand on annonça, l'an dernier, le pèlerinage de Quimper à N.-D. de Lourdes. Elle fut une des premières inscrites. A ce moment, des efforts inouïs lui permirent de se soutenir sur des béquilles. Elle réussit à se traîner dans sa chambre, mais tout l'effort portait sur les épaules, les jambes ne lui rendaient aucun service. Encore cet effort ne pouvait-il durer longtemps, en raison de la débilitation générale qu'avait subie son tempérament.

Elle fit péniblement le voyage. A peine arrivée à Lourdes, elle voulut se plonger dans la piscine. Ce fut sans résultat. Le moment de la grâce n'était point celui-là. Peut-être aussi la foi de la jeune fille n'était point encore cette foi sans hésitation que demande Notre-Seigneur dans le saint Évangile. Elle désirait être guérie; elle le voulait de toutes les forces de son âme; mais l'abandon complet à la volonté de Dieu, l'esprit de complet sacrifice ne sont-ils pas les sentiments qui doivent d'ordinaire caractériser ceux qui prétendent aux grandes

grâces du ciel? Cependant, le séjour à Lourdes, dans cette atmosphère tout embaumée des grâces de Marie, et aussi, à n'en pas douter, les prières des pèlerins, qui s'élevaient bien ferventes pour tous ceux qui souffraient, ne devaient pas être pour elle sans résultat. Le lendemain, sa foi avait grandi, ce semble: car, après la communion, elle se sentit soudainement plus forte. Un bien-être qu'elle n'avait pas connu depuis de longues années, nous a-t-elle dit, la vint ranimer: elle se trouva, pour ainsi dire, revivre. A partir de ce moment, *elle a recouvré l'appétit et le sommeil*, sans que cette amélioration se soit un instant démentie, pendant l'année qui vient de s'écouler.

Mais la Sainte-Vierge avait décidé qu'elle n'irait pas plus loin, cette fois, pour notre chère malade. Les jambes n'avaient éprouvé aucune amélioration; et Mademoiselle de Goy dut continuer à se traîner au moyen de béquilles.

Après bien des hésitations, elle s'est décidée à refaire cette année le pèlerinage de Lourdes; c'est la veille du départ seulement qu'elle a été inscrite. En se rendant à Lourdes, la jeune fille avait beaucoup prié, et demandé qu'on priât à tous ceux qui l'accompagnaient. Bien souvent on avait récité le chapelet. Arrivée à Lourdes, elle se plongea dans la piscine, dès le mercredi matin. Elle y resta le temps de dire trois fois le *Memorare*, et, malgré son désir de demeurer plus longtemps dans le bain salubre, elle dû se retirer pour satisfaire à l'impatience d'autres malades. Il n'y eut à ce moment aucun changement dans son état. Une certaine tristesse commença dès lors à la gagner; il y avait en elle comme une lutte entre deux sentiments opposés: l'espérance et le découragement.

Le jeudi, elle était encore à la piscine, en même temps que tous les autres malades. Elle s'y plongea pendant

ces prières générales, dont nous avons parlé. Ce fut en vain qu'elle essaya de se soutenir ; elle voulait marcher à toute force, mais elle retomba pesante dans les bras des personnes qui étaient avec elle. Il lui fallut revenir de la grotte, encore appuyée sur ses béquilles. Cette fois le découragement surmonta l'espérance : la pauvre enfant pleurait et se lamentait de n'être pas guérie. Bientôt une indescriptible émotion s'empara d'elle à la vue de cette petite fille qui marchait pour la première fois, et qu'elle aussi avait vu porter durant tout le trajet. Cela fut-il suffisant pour relever son esprit abattu ?... Nous ne savons... mais elle voulut passer tout le reste de la journée dans la grotte de la Sainte-Vierge, et, le soir, elle retournait, pour la troisième fois, se plonger dans l'eau miraculeuse. — Marie voulait encore plus de persévérance. — Pour la troisième fois, elle sortit de la piscine sans avoir été guérie. Pourtant le soir, elle se trouvait plus forte, voulait essayer de laisser une béquille, mais le bras de sa sœur devait remplacer, à peu près, la béquille abandonnée.

Le lendemain, dernier jour que nous avons à passer à Lourdes, une messe particulière fut célébrée à l'intention de cette malade. Pour elle, elle vint assister au divin sacrifice dans la grotte même ; écouta les adieux à la Vierge Marie, et laissa se retirer la foule des pèlerins. Demeurée seule avec quelques personnes, voulant à tout prix arracher sa guérison, elle retourna, pour la quatrième fois, se plonger dans la piscine.

Cette fois, elle voulut y demeurer pendant qu'on récitaient 18 fois l'*Ave Maria*, en mémoire des 18 apparitions de la Sainte-Vierge à Bernadette. Au bout de ce temps, les personnes qui l'accompagnaient la pressaient de sortir. « Laissez-moi, répondit-elle, et dites le *Souvenez-vous*. » En même temps, la jeune fille, assise sur les degrés en marbre, se plongeait la tête dans les mains,

et restait plusieurs minutes dans cette attitude, que tout le monde respectait. Que s'est-il passé en cet instant suprême ? Quel est le mouvement généreux qui s'est fait dans cette âme ? Y a-t-il eu alors ce mouvement de foi, qui arrachait au divin Maître : *Fides tua te salvam fecit* : votre foi vous a sauvée ? Jésus et Marie ont-ils mis dans ce cœur, qui peut-être hésitait jusque-là, une force de résignation à quelque sacrifice qui nous est inconnu ? Ne serait-ce pas le moment où, dans un vrai sentiment d'humilité chrétienne, cette âme ait compris que la croix pouvait être changée, mais qu'elle ne saurait être enlevée dans la vie du chrétien ?.. Tout cela, nous ne le savons ; mais la miséricordieuse bonté de Marie allait se faire sentir, un doux rayon de ses bienfaits allait venir se répandre sur celle qui demandait son secours. Bientôt, en effet, la jeune fille se relevait, marchait dans la piscine, appuyée sur les genoux et sur les mains ; puis elle saisit la barre de fer, qui sert aux malades à se soulever ; elle s'y cramponne à deux mains, et se soutient debout. Au bout d'un instant, elle abandonne cet appui d'une main, puis de l'autre, et fait quelques pas en s'appuyant au mur. Enfin, elle se retourne et s'avance pour franchir *seule* les degrés qui permettent de descendre jusqu'à l'eau. Les personnes qui l'accompagnaient se précipitèrent pour l'aider et la soutenir ; elles, qui avaient vu son état un instant auparavant, étaient comme effrayées. — « *Laissez-moi*, leur dit-elle, *je suis guérie*. »

— « Et de fait, nous a-t-elle affirmée, j'ai senti à ce moment qu'il n'y avait pas d'hésitation possible, et que j'étais guérie. »

Elle l'était, en effet ; car elle sortait, laissant là ses béquilles, et se rendait à la grotte. Là, elle dû s'asseoir un instant, accablée sous le poids de l'émotion. Puis, après avoir baisé le rocher de la Sainte-Vierge, elle re-

montait ces rampes, qu'on appelle les lacets que nos lecteurs connaissent, pour se rendre à la basilique, accompagnée de quelques prêtres et suivie d'un groupe assez nombreux de pèlerins. Au sommet de ces rampes, nous rencontrâmes le Très-Saint Sacrement qu'on portait à la grotte; Mademoiselle de Goy s'agenouilla, se releva seule, puis continua de marcher. Depuis ce moment, ses jambes n'ont fait que s'affermir de plus en plus; 4,200 pèlerins ont pu remarquer la facilité avec laquelle marchait, au retour, celle dont la vue avait excité dans bien des cœurs, à l'aller, des sentiments de pitié. Inutile de dire combien grande était l'impression des pèlerins, et combien de larmes ont coulé, quand, dans les arrêts que nous avions aux stations du chemin de fer, Mademoiselle de Goy marchait, conduisant par la main, la jeune enfant dont nous avons parlé plus haut.



Nous ne ferons sur le fait que nous venons de raconter aucune réflexion. En aucune façon, nous n'avons eu l'intention de le qualifier; cela ne nous appartient pas. Si dans le cours du récit, il nous est échappé quelque expression qui ne fut point de notre droit, nous la retirons volontiers. Nous disons simplement ce que nous avons vu : *Quod vidimus testamur*. Mais nous savons que la prière fervente, persévérante, que l'esprit de sacrifice, que la foi font violence au ciel, et obtiennent de Dieu, par l'entremise de la Sainte-Vierge, des grâces insignes et d'extraordinaires faveurs. C'est tout ce que nous voulons dire.

Un mot cependant, avant d'abandonner cet épisode de notre pèlerinage. Il y aurait ici à signaler quelques-uns de ces actes de charité particulièrement délicats qui nous ont été dévoilés à demi. Il y aurait à dire comment telle personne faisait à Dieu de généreuses promesses

pour obtenir la guérison, dont nous venons de parler; comment telle autre, venue à Lourdes, tout exprès pour obtenir une grâce particulière, en fit dans le même but le sacrifice. Nous ne trahirons pas autrement ces secrets de la charité chrétienne. Nous voulons ajouter seulement que nul autre lien que celui d'un même baptême et d'une même foi n'unissait à la malade les personnes dont nous parlons ici. Ceux qui ne savent pas le mystère du Christianisme pourront ne rien entendre à ces choses élevées. Mais ceux qui ont compris le *commandement nouveau* : *Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimé*, ceux-là savent que l'éternel honneur de la religion chrétienne sera non seulement de bannir tout ce qui serait égoïsme, mais encore de conduire à l'abnégation de soi; et, ils ne seront pas étonnés de trouver dans les âmes les plus simples ces élans de générosité. On les rencontre, au reste, chez toutes les âmes chrétiennes; en faire l'histoire, s'il était donné de la connaître, ce serait peut-être faire l'histoire de la sainteté dans l'Eglise. Là cependant est souvent la raison des miséricordes de Dieu. Les faveurs du ciel sont gratuites, l'homme n'y a aucun droit. Mais il arrive souvent que Dieu se laisse toucher par ces actes de générosité : que ceux-là ne l'oublient pas qui ont reçu les bienfaits de Marie!



Comme cela devait être, cette guérison extraordinaire a été accueillie avec enthousiasme par les pèlerins bretons. Nous souffrions tous des douleurs que ressentaient ceux qui nous accompagnaient à Lourdes. C'était une enfant de notre propre famille, qui venait d'être guérie, pour laquelle nous avions répandu devant Dieu nos larmes et nos prières. Autant et plus que tous les autres, nos malades rayonnaient de bonheur. Nous nous portons volontiers garant que nul d'entre eux n'a éprouvé un

sentiment d'envie. La reconnaissance était dans tous les cœurs : cette guérison n'avait fait que relever leurs espérances. Nous l'avons dit déjà, tous se prétendaient mieux, tous ont trouvé à Lourdes la force, la résignation, et au sein de leurs souffrances, des instants de bonheur.

Au reste, ces grâces extérieures, nous allions presque dire, matérielles et sensibles, sont-elles les plus précieuses qui ont été recueillies à Lourdes ? Sans hésitation, nous répondrons : Non, et ceux qui les ont reçues ne sont pas, à ce seul titre, les privilégiés de la Vierge Marie.

Il ne faut pas qu'on se trompe sur le but fondamental de nos pèlerinages. En présentant à la Sainte-Vierge des malades, des infirmes, nous lui demandons de les guérir. Nous sommes en droit d'attendre à Lourdes, sur ce point, des faveurs extraordinaires. Il est incontestable, pour nous, que la piscine de Lourdes est devenue une nouvelle piscine de Siloé. Mais il s'agit d'abord de glorifier la Sainte-Vierge, de manifester et d'augmenter la foi.

Nous étions allés là nous baigner dans l'atmosphère élevé de l'ordre surnaturel, savourer, s'il m'est permis de parler de la sorte, la présence de Marie ; nous rapprocher davantage de Dieu, augmenter nos forces surnaturelles. Cette impression de surnaturel, cette augmentation de foi, j'atteste que nous l'avons éprouvée. Ce commerce avec Dieu, avec sa sainte Mère, j'affirme que nous l'avons goûté. Pas un des pèlerins de Lourdes, ne me donnera le démenti.

Qu'on nous permette ici de reprendre quelques paroles que nous disions l'an dernier, au retour de notre pèlerinage : « Aux roches de Massabielle, Marie, quand il lui plaît, donne la santé aux malades. Mais elle n'a point promis de guérir toutes les infirmités corporelles. Infirmes, malades qui seriez revenus de Lourdes avec vos maladies et vos infirmités, et vous tous, pèlerins, souvenez-

vous de cette parole de la Vierge à Bernadette, et méditez-la. Elle est écrite sur une plaque de marbre, précisément aux portes de la piscine : *« Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais pendant l'éternité. »* Voilà l'engagement de Marie. Le pèlerinage à Lourdes peut n'être que quelquefois marqué par la fin des misères temporelles ; mais ceux qui y vont y reçoivent des arrhes pour le ciel. Cela est vrai toujours.



Nous avons insisté, dans le cours de ce travail, sur les impressions que nos malades ont rapportées de Lourdes. Nous venons, dans les lignes qui précèdent, de caractériser le résultat que doit certainement produire le pèlerinage. Qu'il nous soit permis de fortifier de saines espérances, par un retour sur le pèlerinage de l'an dernier. Le fait que nous allons dire a d'ailleurs une certaine connexion avec celui que nous venons de raconter. Nous ne disons pas à nos infirmes qu'il leur en arrivera de même : nous leur dédions pourtant ces quelques lignes.

Josèphe M..., habitant aujourd'hui la paroisse de Kérénével, où elle est en service, avait, à la jambe gauche, une plaie survenue il y a 14 ans, à la suite d'un excès de fatigue. Depuis cette époque, il s'était établi un écoulement abondant, et, durant les mois qui précédèrent l'an dernier le pèlerinage, la suppuration produisait une odeur infecte, que ne pouvait empêcher des pansements multipliés. Telle était la gravité du mal que les médecins consultés n'ont parlé de rien moins que d'en venir à l'amputation. Cette fille, d'une grande énergie, faisait cependant, comme elle disait, *son ouvrage*, cachant son mal le mieux qu'il lui était possible. Elle espérait toujours guérir, et demandait sa guérison par l'intercession de la Sainte-Vierge. Un jour, on installa dans une pa-

roisse voisine une statue de N.-D. de Lourdes. Elle s'empessa de lui faire une neuvaine. L'an dernier, elle voulut aller à Lourdes demander sa guérison, afin de pouvoir continuer, c'est son langage, *à gagner son pain*. C'était un grand sacrifice pour une pauvre domestique, qui dût cette année, se priver d'aller rendre visite à sa vieille mère âgée de près de 75 ans. Disons-le, du reste, sa mère ne l'encourageait point à partir. Cependant elle se fit inscrire, et dès ce moment, elle se contenta d'envelopper sa jambe avec de la toile sèche, cessant ainsi tout remède. Arrivée à Lourdes, cette femme fut surprise des misères qu'elle y rencontra. Elle, qui se croyait bien à plaindre, éprouva je ne sais quel sentiment, en rencontrant des douleurs plus grandes que les siennes. — « Au moins, je voyais à me conduire, nous disait-elle, et je rencontrais là des aveugles... Au moins, je marchais, et je voyais là de pauvres gens, entr'autres *une pauvre demoiselle*, qui ne pouvaient pas se traîner, même avec des béquilles. Ceux-ci ont, encore plus que moi, besoin d'être guéris. » — Là-dessus, la pauvre femme prie pour les autres, n'ose plus demander sa guérison, ou du moins n'ose la demander qu'en prenant, pour ainsi dire, son tour : les plus malheureux passant les premiers.

Elle revient de Lourdes avec sa plaie ; mais elle se met à la laver chaque jour avec de l'eau miraculeuse. Au bout de 8 jours, la douleur disparaît. Un mois après, la jambe était parfaitement saine, sans que sa robuste constitution ait été altérée en rien. Depuis onze mois, elle est totalement guérie ; il ne reste, comme preuve de la maladie, que deux cicatrices larges et profondes de cinq à six centimètres.

Nous avons voulu nous rendre compte par nous-mêmes de ce fait qui nous avait été signalé. Nous avons été frappé de la simplicité avec laquelle cette fille de la campagne répondait à nos questions. Pour elle, c'est la

Sainte-Vierge qui l'a guérie ; ce n'est pas nous qui lui donnerons le démenti.

Ce démenti nous le lui donnerons d'autant moins que nous savons qu'elle aime la Sainte-Vierge, qu'elle l'a toujours priée. Encore enfant, elle avait appris à tromper la longue route qu'il fallait faire chaque jour pour se rendre à l'école, en disant son chapelet. Nous savons que se sont là des habitudes qui ne sont pas encore, Dieu merci, mortes parmi nous. Mais ne serait-ce pas à cette prière d'enfant, autant qu'au sacrifice dont on a aperçu la trace plus haut, qu'il faut faire remonter la cause des faveurs de la Sainte-Vierge.

On nous pardonnera facilement les détails dans lesquels nous sommes entrés, pour tous les faits que nous avons racontés. Nous n'avons pas craint de remonter au-delà du fait matériel. Nous n'avions pas, sans doute, à sonder ici toutes les profondeurs de la grâce, ou à essayer de pénétrer les mystérieuses voies de la Providence. Ces voies nous resteront probablement toujours inconnues. Mais il était important d'esquisser légèrement en passant la marche des faveurs divines, leur préparation, le prix auquel Dieu semblait avoir voulu les mettre. On ne doit pas oublier que certaines grâces, où l'action divine apparaît plus sensible, sont le dénouement d'un drame moral et religieux que Dieu a conduit lui-même, et dont il a préparé tous les incidents avec une force infinie et une infinie suavité.



Nous avons été heureux de finir notre compte-rendu du pèlerinage par ce dernier trait, laissant aux malades un nouveau rayon d'espérance. Nous n'avons désormais plus rien à ajouter. Après les témoignages de bonté que la Sainte-Vierge nous avait accordés, nous devons revenir en notre pays, doucement et saintement émus.

Le moment de quitter Lourdes était, du reste, arrivé. Les trains nous attendaient pour nous ramener au pays de Bretagne. Encore sous l'impression des belles choses qu'il nous avait été donné de voir : — Eh bien ! dîmes-nous, à quelques pèlerins, au moment de monter en voiture, nous partons bien heureux ! — « Oh ! Monsieur, nous fut-il répondu, ici à Lourdes, ne laisse-t-on pas son cœur ? » — Nous y reviendrons, répliquâmes-nous. Vous venez tout à l'heure, d'interrompre les paroles du P. Sempé, pour crier *au revoir*. De plus, souvenez-vous que la Sainte-Vierge règne en notre pays, qu'elle a son trône en de pieux sanctuaires : Rumengol, Le Folgoët. C'est là que vous irez raviver les sentiments que vous emportez de Lourdes. En tout cas, n'oubliez point ces mots de votre cantique :

Partout et toujours, ô Vierge Marie,
Tu fus des Bretons la Dame chérie.

Un instant après, nous nous agenouillâmes encore une fois, tournés vers la grotte, pour saluer Marie, l'Immaculée Conception ; pour remercier Dieu de toutes les grâces qu'il avait daigné nous accorder, nous entonnâmes le *Te Deum*, et la vapeur nous ramena au pays de Bretagne.



Il y a quelques jours, lisant le dernier ouvrage de M. H. Laserre sur Bernadette, nous y voyions que la sœur Marie-Bernard s'arrêtait quelquefois silencieuse, comme pour repasser dans son esprit les apparitions de la grotte de Lourdes, et puis, nous y trouvions ces lignes :

« Un jour, dit l'une de ses sœurs en religion, que nous nous promenions ensemble, Bernadette me sembla toute songeuse, tout absorbée et abattue... Ne vous

rappelez-vous point, lui dis-je, les promesses de la Sainte-Vierge et ce que vous avez vu de vos yeux ? Est-ce que vous l'oubliez ?... » A ces mots, elle a levé la tête avec une étonnante vivacité : — « L'oublier ! » a-t-elle répondu, avec un accent indéfinissable : — « C'est là !.. » et elle a posé la main sur son front, dans une attitude sublime de fermeté fidèle et d'amour indicible... Un silence solennel s'était fait entre nous. »

Et nous aussi, nous nous arrêterons quelquefois silencieux et pensifs, repassant dans notre esprit les douces joies de Lourdes. Quand viendront les jours d'abattement et de tristesse, puisse une voix amie nous dire : — Ne vous rappelez-vous pas les promesses de la Sainte-Vierge, et ce que vous avez vu de vos yeux ? Est-ce que vous oubliez les jours passés à la grotte de Lourdes?... Car nous relèverons certainement la tête : — « Les oublier ! ... C'est là ! » dirons-nous, mettant la main sur notre cœur. Et il se fera dans nos âmes un solennel silence... Au souvenir de nos chrétiennes joies, notre âme deviendra plus vaillante, notre pensée s'élèvera vers le ciel. Bien souvent notre cœur s'en ira vers la grotte de Lourdes, car la grotte de Lourdes, suivant une pittoresque expression que nous avons entendue et, que nous demandons la permission de redire en terminant, restera toujours pour nous ce qu'elle nous a paru : *Un coin du paradis*.

A. P.